

«Anatomie d'un suicide», destins maternels

Avec un texte incisif, la pièce d'Alice Birch, qui aborde l'histoire traumatique de trois femmes d'une même famille, dégage une force prodigieuse.



Avec un texte incisif, la pièce d'Alice Birch, qui aborde l'histoire traumatique de trois femmes d'une même famille, dégage une force prodigieuse.

Elles sont désolées, Carol, Anna, Bonnie, chacune si «désolée» qu'elles le répètent tout au long d'Anatomie d'un suicide, superbe texte de l'Anglaise Alice Birch dans la mise en scène inspirée de Christophe Rauck. Elles le répètent tant et si bien que le mot s'entend au plus douloureux ; «désolée», pour dévastée, démolie, détruite, de mère en fille et petite fille. Une tragédie familiale sur trois générations mais toutes contemporaines sur le plateau. C'est la force virtuose de ce texte oratorio qui juxtapose, mêle et fait résonner les années 70 de Carol, les nineties de sa fille Anna, et le 2025 de Bonnie, la dernière fille et petite-fille. Une histoire pathologique qui se répète ? Non, raconte la pièce qui refuse la chronologie, mais expose l'histoire, toujours la même, de femmes coincées dans leur couple, la maternité désirée ou pas, le statut social. Carol, c'est Audrey Bonnet, incandescente dans une gestuelle à la Pina Bausch : les bras se lèvent, les poignets bandés – «un accident», «tu t'es tailladée les poignets», corrige son mari, «ok, je suis désolée» – , le bassin plie en avant, sa chevelure de Mélisande frôle le sol, et dans une convulsion tout son corps explose en arrière. Superbe. Noémie Gantier invente Anna, fille de Carol, pour un autre corps, violé par la coke, l'héroïne en intraveineuse, et qui s'ouvre encore, en accouchant de Bonnie à domicile dans le salon de la grande maison familiale. Détail : sa coiffure choucroute reste en équilibre, c'est au moins ça. Et puis il y a Bonnie, formidable Servane Ducorps. Ce nom d'actrice fonctionne ici comme le meilleur commentaire d'un rôle qui incarne la fin programmée de cette tragédie dans un corps en colère, planté sur scène, brut et célibataire.

Anatomie d'un suicide ne se résume pas à ces trois femmes, ils sont dix interprètes tous et toutes bluffants – mention spéciale à Sarah Karbasnikoff, et Lilea Le Borgne excellente dans les rôles d'enfant – pour plus de 25 personnages, maris, amantes, médecin, infirmière... Une humanité hantée par un texte qui joue toutes les scènes à la fois ; quand les uns posent leur phrase dans les silences d'à peine quelques secondes des autres, tout se dit et s'entend en même temps, au-delà du psychologique – rien ne sera jamais dit du mal de vivre de Carol. Ce tour de force dramaturgique trouve alors sa vérité dans la scénographie qui projette sur les murs, meubles et les interprètes la partition d'Alice Birch. D'abord le texte lisible, dont on reconnaît les passages, les mots, puis son retour, cette fois sous une forme altérée, «désolée» forcément «désolée», dans un dérèglement de lettres. Le résultat plastique fait l'image : le décor s'aplatit ; Bonnie, Anna, Carol et tous les autres sont comme radiographiés. Diagnostic ? Leur système est malade de signes. L'anatomie est réussie.

Anatomie d'un suicide d'Alice Birch, mise en scène Christophe Rauck, au théâtre des Amandiers de Nanterre, jusqu'au 19 avril. Du 15 au 23 mai au Théâtre national populaire de Villeurbanne.